

Madame de Lafayette est l'auteure de plusieurs ouvrages, mais on l'associe souvent à *La Princesse de Clèves* tant ce roman publié d'abord anonymement en 1678 a marqué les esprits. Le lecteur y découvre les pouvoirs de la passion amoureuse grâce à une analyse qui brille par sa finesse. Toutefois, au-delà de l'histoire de quelques individus, Madame de Lafayette fait aussi le portrait d'une société dans laquelle la morale joue un rôle complexe.

I. D'une société à l'autre

Entre xvi^e et xvii^e siècle

- Madame de Lafayette accorde **une grande importance à l'Histoire** dans ses récits, comme le montre par ailleurs la publication de *La Princesse de Montpensier* dès 1662. Dans *La Princesse de Clèves*, elle propose au lecteur du xvii^e siècle **un voyage dans le temps** en lui ouvrant les portes de la cour d'Henri II. Dès l'incipit, elle nous plonge ainsi dans le xvi^e siècle : « La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. » Les premières pages du roman prennent l'allure d'un défilé de grandes figures de cette période historique, afin de montrer au lecteur que « jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits. » La dauphine offre en outre, dans la deuxième partie du roman, une véritable leçon d'Histoire à M^{me} de Clèves en évoquant le funeste destin d'Anne Boleyn.
- Ce cadre est loin d'être accessoire puisque nous rencontrons bien des personnages historiques qui jouent un rôle important dans l'intrigue du roman. C'est notamment le cas de Marie Stuart, alors reine dauphine puis reine de France après la mort d'Henri II. Le décès du roi constitue en outre une péripétie capitale et un passage obligé, sans doute attendu par bien des lecteurs. Ce détour par le xvi^e siècle ne vise pas seulement à proposer au lecteur un cadre atypique. La société que Madame de Lafayette fait revivre lui permet également **d'évoquer librement le xvii^e siècle dans lequel elle vit**. La cour d'Henri II peut alors rappeler celle de Louis XIV.

Entre Histoire et fiction

- Madame de Lafayette parvient à créer un cadre historique vraisemblable, mais elle prend aussi **certaines libertés avec l'Histoire**. En effet, tous ses personnages n'ont pas réellement existé, ou alors leur existence historique ne correspond pas tout à fait à celle de leur double fictif. C'est bien évidemment le cas des protagonistes du roman que sont le duc de Nemours, le prince de Clèves et la princesse de Clèves. Les noms sont certes attestés, mais l'auteure comble par son imagination un certain nombre de vides, si bien qu'elle réécrit en partie l'Histoire.
- Madame de Lafayette **mêle en outre étroitement l'Histoire et la fiction**. Elle donne par exemple le sentiment que des personnages fictifs ont pu modifier le cours de l'Histoire de France. La petite histoire du roman peut alors influencer la grande Histoire. C'est notamment le cas lorsque la princesse de Clèves et le duc de Nemours, dans la troisième partie du roman, sont contraints de réécrire un billet pour tromper la reine. Le plaisir qu'ils prennent les rend négligents, et cette aventure aura des conséquences qui dépasseront de loin le cas de ces personnages. Non seulement la reine ne s'y trompe pas, mais elle accuse la reine dauphine : « cette pensée augmenta tellement la haine qu'elle avait pour cette princesse qu'elle ne lui pardonna jamais, et qu'elle la persécuta jusqu'à ce qu'elle l'eût fait sortir de France ».

II. Les pouvoirs de la passion

Des charmes puissants

- Madame de Lafayette utilise aussi ce cadre historique pour nourrir **sa représentation des pouvoirs de l'amour**. Ainsi, dès l'incipit, elle s'attarde sur les liens qui unissent le roi à Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois et puissante maîtresse d'Henri II : « quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente ». Cette violence annonce la force des passions qui seront dépeintes durant tout le roman.
- Il est en effet difficile de résister aux charmes de l'amour et ce dernier semble réellement ensorceler certains personnages. Les scènes de rencontre, qui renouvellent le topos de l'*innamoramento*, ont la violence et la soudaineté du coup de foudre. C'est ce qu'éprouvent tour à tour le prince de Clèves et le duc de Nemours en découvrant M^{lle} de Chartres. Le premier « fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne put cacher sa surprise ». Il conserve par la suite « une passion violente et inquiète » qui le trouble sans cesse. Le prince de Clèves donne l'impression d'être le jouet de puissances qui le dépassent : il ne peut qu'éprouver, impuissant, une série d'émotions qu'il ne contrôle jamais véritablement. La joie d'être l'époux de celle qu'il aime s'accompagne de la douleur de voir que cette passion n'est pas partagée. Nous en revenons alors **au sens étymologique de « passion »** qui véhicule cette idée de souffrance. Son rival n'est pas en reste puisque « la passion de M. de Nemours pour M^{me} de Clèves fut d'abord si violente qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées ».

Des pouvoirs complexes

- Si la passion amoureuse peut animer les personnages, elle est donc aussi responsable de leurs troubles. C'est ce que réalisent

constamment la princesse de Clèves et le duc de Nemours en passant sans cesse d'une émotion à l'autre. L'individu semble alors morcelé tant **des forces a priori opposées cohabitent en lui**.

- La princesse de Clèves doit ainsi lutter contre son envie de voir le duc de Nemours. Elle est à la fois rassurée et déçue de s'en éloigner. Le talent de Madame de Lafayette lui permet de saisir ce mouvement complexe qui anime les personnages. **Les longues phrases sinueuses** parviennent notamment à traduire ces sentiments retors, comme l'illustre cet extrait de la première partie : « elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée de sa vue, et d'avoir pourtant du plaisir à le voir ». Dans la deuxième partie, la princesse de Clèves est encore confrontée à cette étrange expérience : « Le discours de M. de Nemours lui plaisait et l'offensait quasi également [...]. L'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse. » Mais ce qui complique encore cette représentation des passions, c'est que l'individu doit sans cesse composer avec une société qui le guette et le surveille.

III. L'individu face à la société

Le regard de la société

- Si le prince de Clèves souffre lorsque sa femme lui avoue qu'elle en aime un autre, son humiliation n'atteint son plus haut point que lorsque cet aveu devient public. La cour est un espace dans lequel **l'intime est constamment menacé**. L'aveu de la princesse de Clèves, même si son identité reste floue pour la plupart des personnages, devient ainsi un objet de conversation. Le duc de Nemours fait l'erreur de confier cette histoire au vidame de Chartres, qui en parle à son tour à M^{me} de Martigues. La dauphine en vient en définitive à restituer à la princesse de Clèves sa propre aventure, ce qui cause à cette dernière « une douleur qu'il est difficile d'imaginer ».

- L'individu vit constamment **sous le regard de la société**. Ce poids est tel que chacun, pour exister, doit briller par sa conversation, ses actions ou son apparence. **La cour est l'espace du paraître**, comme l'indique chacun des événements qui l'animent. Dans la deuxième partie du roman, après la signature de la paix, un grand tournoi est par exemple organisé : « Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur était nécessaire pour paraître avec éclat ». Pour autant, ces apparences sont souvent trompeuses. C'est l'une des leçons que M^{me} de Chartres tente d'apprendre à sa fille pour la mettre en garde : « Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, [...] vous serez souvent trompée : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. » Les intrigues prennent parfois l'allure de cabales et le mensonge est monnaie courante. La vengeance, si elle est souvent différée, n'en est pas moins cruelle comme le découvrent après la mort du roi la nouvelle reine mère et la duchesse de Valentinois. Le début de la quatrième partie est ainsi consacré à toute une série d'intrigues politiques.

Le poids de la morale

- La société joue par ailleurs un rôle important parce qu'elle **impose une morale à l'individu**. La mère de la princesse de Clèves n'est pas seulement une confidente ou une alliée pour sa fille : elle fait aussi office de directeur de conscience. Après avoir accueilli la nouvelle de sa mort « avec un courage digne de sa vertu et de sa piété », elle met une dernière fois sa fille en garde contre l'amour qu'elle porte au duc de Nemours, et **le déshonneur** qui risque de rejaillir sur elle et son mari : « Songez à ce que vous devez à votre mari ; songez à ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée ».

- **Cette norme est peu à peu intériorisée** par la princesse de Clèves qui en vient finalement, alors que rien ne l'y oblige plus, à repousser le duc de Nemours. C'est ce qui surprend ce dernier qui évoque un « fantôme de devoir ». Il y a dans l'œuvre elle-même une **visée moralisatrice**. C'est en restant fidèle à cette décision et en faisant le choix d'une solitude austère que la princesse de Clèves laisse « des exemples de vertu inimitables », pour reprendre les derniers mots du roman. Madame de Lafayette éclaire ici le ^{xvii} siècle à la lumière du ^{xviii} puisque les codes sociaux et moraux qu'elle utilise sont en partie ceux de son époque.

- Ce poids des normes est lourd à porter pour l'individu, comme le découvre la princesse de Clèves lorsqu'elle tente de se persuader qu'elle doit vivre loin du duc de Nemours : « cette persuasion, qui était un effet de sa raison et de sa vertu, n'entraînait pas son cœur ». Reste que le dénouement du roman semble démontrer que la raison doit finalement vaincre le cœur pour faire triompher la vertu.

IV. Corpus : individu, morale et société

L'individu et sa place dans la société

Étymologiquement, l'« individu » désigne un objet unique par rapport à un ensemble, à une espèce. L'individu est-il contraint à l'isolement ou peut-il s'insérer dans un groupe ? De quelle manière le personnage de roman envisage-t-il son individualité dans la construction sociale ?

L'individu soumis à la norme morale et au poids social

Le personnage reflète les facettes de la société et les comportements des hommes. La société du ^{xvii} siècle érige l'idéal de l'honnête homme raffiné, cultivé, modéré, qui maîtrise l'art de la conversation. Les extravagances de Ragotin (*Le Roman comique* de Scarron) sont une entorse à cette norme, le rendent ridicule et font de lui un personnage grotesque.

Le personnage doit se soumettre aux règles dictées par la religion (Dans *La Princesse de Clèves*, Mme de Chartres a inculqué à sa fille les règles d'un comportement vertueux dès son plus jeune âge) et par la société (éducation des jeunes filles nobles dans l'humilité et la soumission comme la Cécile de Volanges (*Les Liaisons dangereuses*, Laclos).

Les actions et les sentiments des personnages révèlent la vision du monde du romancier et les valeurs de la société de son époque (*Manon Lescaut*, Abbé Prévost ; dans *Belle du seigneur*, Albert Cohen dresse un tableau sans indulgence d'une passion absolue et brosse une satire impitoyable des milieux internationaux à Genève).

L'individu face au poids du milieu social et des préjugés moraux

Les romanciers du XIX^e siècle soulignent les contraintes pesant sur l'individu et les effets produits par le milieu sur le tempérament de leurs personnages : Balzac fait ainsi l'inquiétant portrait moral et physique de Gobseck déterminé par son souci des économies (*Gobseck*), et le pouvoir de séduction et le goût du luxe de la demi-mondaine Nana sont étudiés par Zola (*Nana*).

L'individu reste en marge de la société par ses idées et/ou par son comportement qui choque lorsqu'il ne répond pas aux attentes sociales : Thérèse Desqueyroux (François Mauriac) tente d'assassiner son époux, boit, fume... Meursault, dans *L'Étranger* de Camus, ne pleure pas à l'enterrement de sa mère, tue un Arabe sur une plage, refuse de recevoir la confession du prêtre avant son exécution. La société moderne s'effraie de la difformité ou de la laideur, synonyme de la faiblesse de la condition humaine : la description de l'agonie d'Emma (*Madame Bovary*, Flaubert).

L'individu peut-il échapper à la morale sociale ?

L'individu apprend à connaître le fonctionnement de la société et se forge progressivement une représentation de l'existence humaine par un questionnement sur lui-même (dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, le jeune Frédéric réfléchit aux sentiments portés à Mme Arnoux pour se construire une idée de l'existence humaine et pour savoir ce que la société lui autorise).

L'individu réfléchit à son engagement moral et politique : Tchen, dans *La Condition humaine* (Malraux), est seul face à son crime comme il l'est dans son existence malgré son engagement révolutionnaire.